

EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY CONTRE ALGER EN 1775.

(Suite des documents officiels. V. la page 408 du tome 8°.)

II

En vertu d'un ordre royal du 8 août 1775, le ministre de la guerre, Comte de Ricla, avait demandé à beaucoup de généraux et de chefs de service, qui avaient assisté à ladite expédition, une relation confidentielle et très-circonstanciée de tout ce qui y était advenu.

C'est ainsi que le général Don Félix Geronimo Buch dut remettre la relation suivante (1) :

« Très-Excellent Seigneur, — Je vous envoie la présente relation en accomplissement de l'ordre royal du 8 août que vous m'avez adressé en communication, pour que, conformément à l'article 1^{er}, titre 17, deuxième traité des ordonnances générales de l'armée, j'expose confidentiellement et avec très-grande clarté, par le canal de Votre Excellence, et dans les conditions qu'elle a bien voulu m'indiquer, toutes les particularités et circonstances de l'affaire du 8 juillet dernier, depuis l'embarquement des troupes dans les chaloupes, jusqu'à leur rembarquement pour retourner en Espagne. Cette relation comprend le récit des événements auxquels j'ai assisté ou dont j'ai pu avoir connaissance par quelques informations ; la dislocation des troupes ne m'a pas permis de vérifier avec tout le détail désirable ce qui est arrivé sur notre flanc droit, mais j'ai la persuasion intime que la troupe n'ayant point changé sa formation pendant son séjour dans le camp, il n'a pu survenir d'autres particularités dignes d'attention que celles ci-dessous indiquées.

» En somme, il me paraît que ladite entreprise s'est exécutée

(1) Ce document et ceux qui arrivent à la suite sont traduits sur des copies des pièces publiées en Appendice par la *Revue espagnole* déjà citée. — *N. de la R.*

avec peu de connaissance des circonstances du terrain, de la multitude des ennemis et de leurs préparatifs de défense; uniquement préoccupé de la barbarie de leur état social et de leur impéritie militaire, on s'était imaginé qu'à la vue d'un armement aussi respectable que le nôtre, ils perdraient aussitôt courage et abandonneraient leurs positions. Car si l'on avait eu des notions convenables sur les avantages défensifs du pays, sur les travaux de fortification et les autres préparatifs faits pour le protéger contre une invasion, il ne paraît pas normal qu'avec si peu de troupes, on se fût hasardé à effectuer un débarquement et faire un campement dont la fâcheuse issue — dans l'hypothèse que l'entreprise avait Alger pour objet — était prévue par tous les officiers du corps expéditionnaire. Car ceux-ci étaient déjà édifiés là-dessus par les patrons mêmes du convoi ou au moyen d'informations générales ou particulières recueillies auprès de personnes qui venaient de Barcelone et d'autres ports. Or, de cet ensemble de renseignements était née, parmi eux, l'opinion que l'expédition n'était pas dirigée contre Alger ou que si elle avait cette destination, on n'obtiendrait pas la victoire.

» Cependant, les assertions (1) du général en chef tendaient à faire évanouir toute idée de ce genre, vu qu'il affirmait journellement que la réussite était très-facile et très-sûre, grâce aux préparatifs faits et aux précautions prises pour le succès; il était si ancré dans cette opinion que, sans restriction, ni difficulté, non-seulement il affirmait dès-lors le triomphe, mais le croyait si aisé qu'il annonçait qu'on ne l'achèterait point par plus de quatre cents blessés.

» Cette assurance, en opposition flagrante avec l'opinion que l'armée avait dû concevoir, d'après l'ensemble des renseignements parvenus jusqu'à elle, fit croire que — pour se promettre un succès si facile — il fallait que, l'expédition d'Alger une fois en train, le général comptât sur l'aide de quelque autre

(1) A la ligne précédente, nous avons dû rétablir un mot omis par le copiste et que le sens réclamait impérieusement. Ici nous croyons devoir remplacer son mot *inacciones* par *assertions* que le sens indique également. — N. de la R.

puissance, sur des intelligences avec les Mores de la montagne, ou enfin sur quelque autre concours, parmi ceux dont on pouvait admettre la probabilité.

» Quoi qu'il en soit, étant donc arrivés devant Alger, le 30 juin avec une partie du convoi, le 1^{er} juillet, nous allâmes avec le général en chef, tous les officiers généraux, le chef du génie et quelques autres à bord de la frégate *Santa-Clara*, pour reconnaître la côte, nous en rapprochant le plus possible afin d'y mieux réussir. Mais en voyant la situation favorable du pays (pour la défense) et en considérant d'autres circonstances du projet d'expédition, nous nous retirâmes tous très-découragés — excepté le général en chef — car nous n'avions trouvé aucun expédient ni même nul moyen d'arriver à une exécution favorable de l'entreprise. Revenus à bord du *San-Rafael* alors mouillé à l'Est, en face de la pointe de Matifou, où l'empereur Charles-Quint avait fait son débarquement (1), le Comte Del Asueto, Don Victorio de Navia et moi, continuant nos réflexions à ce sujet, nous observâmes que, de ce côté, il y avait un grand espace en plaine où l'on pouvait débarquer sans risque et qui offrait un campement favorable à la troupe; car on pouvait s'y fortifier avec des chevaux de frise et s'y défendre avec l'artillerie. Puis, de là, avançant aussitôt contre la place, quoique celle-ci fût distante de cinq lieues, il devenait facile de battre et réduire les forts échelonnés sur la route, y étant aidés par le feu de la flotte qui nous aurait suivis le long de la côte. De tout cela, nous adressâmes une note par écrit au général qui n'en tint aucun compte.

» Quant au débarquement du 8 juillet, on y peut signaler le manque de beaucoup d'accessoires nécessaires et même essentiels, tels que bateaux plats, madriers, pontons et autres divers objets qui permettent d'exécuter de semblables entreprises avec ordre, célérité et le moins de risque possible.

(1) Il faut lire ici *rembarquement*, car ce fut là qu'après sa défaite devant Alger Charles-Quint rembarqua les restes du corps expéditionnaire. Il avait débarqué sur la même plage qu'Oreilly mais un peu plus à l'ouest, c'est-à-dire plus près du Ruisseau (oued Khenis), sans doute parce qu'il n'y avait pas alors de batterie de ce côté. — *N. de la R.*

» A défaut de ce matériel spécial, il fallut bien se contenter des embarcations quelconques des navires, petites ou grandes, quelques-unes de si faible capacité qu'elles contenaient, à peine, quinze, dix ou même cinq soldats. Cela causa du retard et de la confusion dans le débarquement. Nous n'aurions même pas pu débarquer du tout si l'ennemi s'était porté un peu plus en avant et s'il avait opposé la moindre résistance au moment où nous touchions terre.

» Opérer ce débarquement, comme on le fit, sans aucune mesure de précaution, les généraux en tête des troupes et tout le monde à découvert sous un feu supérieur et dominant de toutes parts, c'était exposer l'armée à un péril éminent qu'on aurait fort bien pu lui éviter en employant de la troupe légère et des chasseurs protégés par deux canons et dispersés en tirailleurs. Ces éclaireurs auraient fait tête à l'ennemi et l'auraient contenu dans son premier choc, avec une moindre perte d'hommes. On admire dans cette circonstance la valeur et la constance de l'armée qui ne mêla pas ses rangs et il est également digne de remarque qu'elle ne se soit pas tout d'abord abrité derrière des redoutes et des tranchées.

» On a accusé la troupe de s'être avancée individuellement et, par excès d'ardeur, d'être venue se placer sous le feu de l'ennemi, ajoutant que si elle n'avait pas agi ainsi elle eût été à l'abri de ce feu. Mais, au moment où l'on abordait la terre, tous ceux qui faisaient attention voyaient bien se décider par le centre et par les flancs le mouvement des Algériens qui avaient quitté leurs postes primitifs et venaient précipitamment charger les nôtres. Donc, si l'armée s'était formée au bord même de la mer, s'y maintenant de pied ferme et sans faire feu, le mal eût été beaucoup plus grand; surtout si l'ennemi nous eût laissé le temps de former les colonnes par brigades, mouvement exigeant pour son exécution un espace de terrain dont il est facile de se rendre compte, et si toutes réunions s'étaient dirigées vers la colline boisée (1). Alors les bar-

(1) C'était l'objectif d'O'Reilly; il est marqué B sur la carte qui accompagne son Rapport dont nous avons donné la traduction au n° 45 de la

bares qui occupaient beaucoup de points culminants ou qui étaient masqués et abrités dans des maisons ou sous des massifs d'arbres, auraient pu, grâce à l'avantage de leurs armes (1), nous fusiller de toutes parts et faire de nous le plus grand massacre, à leur entière satisfaction et le plus tranquillement du monde. Notez qu'alors le feu de la flotte et celui des canons des bataillons eussent été complètement inutiles, quand même on aurait réussi, ainsi que le général semblait en avoir l'intention, à amener cette artillerie jusqu'au pied de la colline. Mais d'autre part, comment, sans être fortifiés sur le rivage, aurait-on pu garder les communications entre la mer et ladite colline, alors que seize mille hommes (2) seulement étaient débarqués ? et comment aurait-on empêché la grande multitude de cavalerie ennemie de nous envelopper complètement ?

» Sans doute, les considérations qu'on vient d'exposer se présentèrent à l'esprit du général quand il fut à terre, car il ne s'occupa point de former les colonnes, alors qu'il pouvait le faire. Certainement la situation lui parut horrible, quand il vit l'armée menacée de périr entièrement, puisqu'il n'exécuta aucune des dispositions qu'il avait décidées. Il réfléchit aussi que, même en réussissant à s'établir sur les hauteurs, on rencontrerait les plus grands obstacles pour avancer vers la place et que les troupes n'étaient suffisantes en aucune manière pour une entreprise de cette importance..... »

» Général FÉLIX GÉRONIMO BUCH. »

Revue Africaine. Cette colline est celle où s'élève aujourd'hui le grand séminaire de Kouba. — *N. de la R.*

(1) Il y a sans doute ici une allusion à la longue portée des fusils des Indigènes et à leur tir parabolique. — *N. de la R.*

(2) Le copiste a mis *diez y seis hombres* omettant le mot *mil*; mais l'omission était évidente et la correction s'indiquait d'elle-même. — *N. de la R.*